

« chroniques » par Y. Uzan

31/07/2026 – NUIT ET JOUR | #04



La Nuit, première version

1946 – 1947 - Plâtre traces de couleurs

21 x 26,5 x 7,9 cm

Fondation Giacometti, Paris

1 | D'AUTRES MOTS

Quoi de plus grand que les mots? Exigeons que leurs bruits ne convrent pas le silence. Allons. Eclairons leurs nuits. Et, pas question de tomber sur... non. Non plus... laisser tomber.

2 | 21H44 ET QUARANTE SECONDES

Fontenay-les-louvets en Normandie. *Claire soirée d'été*. Lucky jappe présumant un départ imminent en forêt. Mais non, l'affût avec lui n'est pas envisageable. Bastien, Bastien, crie joyeusement une mère derrière la haie du jardin – « les mûres seront bientôt à point ». 21h20 - *Beau ciel pur, blanc*. Fenêtres ouvertes dans la Dacia, nous longeons les routes bordées d'arbres de la forêt domaniale d'Ecouvès. A l'ouest, vers le soleil couchant, Alençon. A hauteur du panneau La Boucelière, on se lève par-delà la fenêtre de la voiture pour scruter les champs en feu sous le soleil rasant. *On dirait des projos*. Un lièvre passe. *Trop tôt encore pour apercevoir les cerfs*. Des amoureux piqueniquent. Les fougères et l'herbe brûlée sentent bon. 21h26. Le ciel vire rose. La route monte, descend, s'assombrit. *On se dirait dans la Creuse*. 21h37. De part et d'autre, une coulée – traces des passages d'animaux. On est heureux de jouer aux pisteurs. Avant l'église non loin d'une camionnette de l'Office National des Forêts, l'herbe d'une prairie est restée haute. Y apercevoir des cerfs ? On ralentit. On attend. *Non. Pas de cerf*. On va chercher ailleurs. Tout est calme. Oiseaux figés sur poteaux télégraphiques. Il fait encore très chaud. Tout à coup, odeur de boule de foin fermentée. Sur la route, un couple en shorts et teeshirts aux couleurs jurant avec le paysage, promène leur chien en attendant les premiers souffles de fraîcheur. On décide de se diriger vers les pommiers. *En septembre on y voit souvent des cerfs*. En chemin, quelques rares chevaux et moutons. Parcelle de bouleaux aux feuillages gracieux en lisière de forêt touffue. Dans le pré, là-bas tout au fond, une forme maronnée. 21h44 et quarante secondes, c'est l'heure où l'on voit. Toujours pas de cerf, mais petit cri retenu, *une biche et son faon*. La lune est pleine. On fait silence totale. Les quadripèdes nous observent fixement, des innocents pas encore rôdés à la

prédation humaine. Ils repartent tout de même. Se sont-ils irrités de se sentir observés à la dérobée ? Dans le presque noir, nous nous en retournons aussi, non sans guetter – on ne sait jamais, des fois que – un nouveau miracle animal. Retour par Saint Didier sur Ecouvès. Sur les bords de la route des panneaux réfléchissants se sont allumés. Les feuillages dentelés des arbres, frissonnent entre des portées de ciel orange, jaune, paille, gris, et, basculent dans la vraie nuit.

Lucky dès notre retour reçoit moult caresses.

3 | SE RASSEMBLER ET ECRIRE

Une jeune fille haute d'un mètre soixante, guère plus, habillée marronné (pantalon, tee-shirt, chaussures campagnardes à lacets). Belle allure plantureuse. Sa chevelure blonde cendrée, bouclée, fournie, entoure à ravir un visage encore poupin. Ce 25 juillet 2026, la jeune femme station debout, est adossée contre un siège replié du métro de la ligne 13. Dans ses yeux, très bleus, réhaussés par les saillies de ses pommettes, une innocence, une tendresse naturelle, jurant avec les arômes de sueur et de poussière poisseuse du wagon. Une dame d'une première vieillesse, assise en face d'elle sur un strapontin près de la porte de sortie, la regarde tout en faisant mine de répondre à des messages téléphoniques. L'épaule gauche de la jeune fille porte un sac en jute beaucoup trop plein qui à chaque freinage intempestif du métro, s'écrase contre le bout de paroi juste au coin de la porte de sortie. Ses deux bras enlacent un immense bouquet d'hortensias. Les grappes de minipétales blancs et pailles nappent les entrelacs de ses boucles - une main artisanale aurait pu les avoir tressées en ornement pour panier. La belle rapproche avec insistance les anses de son sac qui ne cessent de se dissocier. La dame pas tout à fait vieille, est songeuse – de cette façon, cette

vénus en métro, pourrait bien chercher à 'se rassembler' – c'est le terme qu'elle trouve en cet instant - pas mieux. Elle finit par s'en convaincre d'autant qu'elle remarque les tressaillements apeurés de la belle à chaque déplacement des corps des passagers dans son proche ou plus lointain périmètre.

La presque vieille imagine la vie de la belle. Un souvenir la hante, elle en est sûre. Dans l'obscurité douce de sa chambre d'enfant, yeux entrouverts dans son lit, un jour, un rai de lumière a dû se glisser sous la porte. Et encore aujourd'hui, le parfum fermenté d'un bouquet d'interdits et quelques mots jamais oubliés, refont surface d'un lointain cauchemar :

- *Ton bras, ça va ?*
- (...)
- *Ben, parce qu'il est cassé.*
- (...) ...
- *Je ne te vois pas.*
- ... () ...
- *Tu es là ?*
- () ...

Il y a bien des façons de tomber sur ses disparus indésirables.

Quelques cinq minutes plus tard, à la station Malakoff-Etienne Dolet, la belle bondit d'un pas lesté sur le quai, et la porte du métro se ferme derrière elle. Jusqu'à la dernière seconde, déjà nostalgique, la vieille s'est penchée pour la regarder disparaître. D'un volte-face la jeune femme lui a jeté un œil noir. S'est-elle irritée d'avoir été ainsi poursuivie du regard ? A-t-elle imaginé quelque prédation rance pour sa fraîcheur juvénile ? La vieille un peu honteuse de sa muflerie, se persuade que la belle n'a tourné talon qu'à contre cœur, avant tout furieuse de n'avoir rien compris à ces quelques minutes silencieuses. Sans tarder et par peur d'oublier, elle complète avec force détails ses notes prises à la dérobee sur son téléphone. Elle n'est pas

mécontente de sa récolte - cette rencontre hasardeuse en métro l'emmènera assurément vers une matière de roman.

4 | PORTRAIT PROJECTION

Cette fois, n'écrit ni en amont, ni en aval de ce qu'elle avait déjà écrit. Cette fois, elle tenterait de freiner son élan, de ne pas se précipiter, de ne pas vouloir 'se rassembler'. Car pourquoi y aurait-il à tout prix besoin de faire récit ? Oui, non ? Elle ne savait pas. Elle s'interrogeait.

Elle s'exerçait avec régularité, elle creusait, elle plongeait là où elle n'avait jamais osé. Elle lisait davantage maintenant. Elle explorait sa peur. A chaque auteur, de page en page, elle voyait éberluée le champ du possible reculer à l'infini. Elle pénétrait l'univers de grands – Zola et Proust cette fois-là - leurs milliers de pages construites comme des cathédrales. Elle voulait apprendre d'eux, incorporer leur exigence. Elle se sentait toute petite bien sûr, mais surtout voleuse, enfin pas vraiment, elle s'interdisait la culpabilité, y parvenait parfois. C'était ainsi. Ces illustres l'inspiraient, étaient des modèles sans le savoir, sans le vouloir ses maïeuticiens. Plus elle les lisait, plus elle s'interrogeait, et, plus elle se lançait à travailler et à écrire toute seule.

Elle savait bien la valeur d'un parcours. Elle savait qu'il exigeait une assiduité en même temps qu'un laisser venir. Elle n'excluait pas l'avancée vers un « objet livre », sauf à le confondre avec une fin en soi. Parfois un début de récit pointait timidement son nez. Elle s'en étonnait,



s'effrayait. Se mettre déjà à rassembler ses chétives écritures ? Choisir ce chemin plutôt qu'un autre ? Et, toutes ces tables de libraires qui débordent...

Si on lui demandait « ce qu'elle faisait dans la vie », depuis peu, elle répondait « j'écris », enfin « j'apprends à écrire ». Si on lui demandait ce qu'elle écrivait, elle répondait comment elle écrivait, disait qu'elle accordait une grande place à son monde du dedans, qu'elle n'oubliait pas pour autant le réel du dehors. Si on insistait pour en savoir davantage, elle disait que son quotidien était concentré, exigeant, choisi, que son travail d'écriture était journalier comme la lecture. Elle disait qu'ainsi elle grandissait en curiosité, qu'elle ouvrait son regard et son écoute au-devant, que son cœur devenait plus perméable, qu'elle cherchait, tâtonnait, questionnait sans fin, car elle ignorait encore ce qu'elle aimait, et ne voulait pas s'aveugler. Qu'en attendant, elle frôlait parfois l'absurde, d'autres fois le réel, et quand surgissaient des images, elle les jouait en musique. Tant de fois, elle se demandait, ce qui pouvait bien la pousser ainsi à écrire. Elle ne comprenait pas, elle n'était vraiment pas sûre de pouvoir un jour comprendre, le voulait-elle seulement ? Elle ne se serait jamais attendue – à écrire, ça - qui ne lui ressemblait pas.

La forêt – 1950 – Bronze - 57 X 61 X 47,3 cm
Fondation Giacometti, Paris

// TENIR //

sur un tapis de ronces / marcher /
se frotter aux épines / les écraser
sous ses semelles / la forêt /
pénétrer le roncier
de l'enfance / sa longue suite /
de l'âge adulte / à la vieillesse et à la mort / au
passage / se frotter à la valeur de la création / de
la vie
sociale de son époque aussi /
se frotter aux arbustes revêches sur talus bordés
de fossés / se laisser
griffer / craindre de
tomber / s'interroger sur
les murs de sa vie / ça pourrait finir tragiquement
/ tomber et soi avec /
s'écraser / écraser
ici les orties /
là / glisser
ses doigts entre les mûres /
s'accroupir / se piquer / râler / poursuivre
sa tâche / malgré la cruauté des ronces et
des fils barbelés enfouis /
ici en saisir vaillamment
plusieurs à la fois / elle a mis
des gants / ils ne lui servent à rien / elle s'est
couverte de pied en cap /
là-bas / elle attrape la star des mûres / plus
épaisse / gorgée de sucre et de jus /
se sent en joie //
et / entre
le début et la fin de
la cueillette / ni avoir vu / ni avoir senti /
avoir même oublié le
passage
du temps / le crépuscule déjà /
si touchant /
cette récolte qui a enflé / cette force qui
s'est imposée / ces trois pots de mûres pleins à
ras bord / et soi / et, la forêt encore

// DEBOUT //



Michel Ristroph, **Atelier d'Alberto Giacometti**,
1972, coll. Fondation Giacometti, Paris.

© Succession Giacometti (Fondation Giacometti, Paris et
ADAGP, Paris)

© Michel Ristroph